Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 22 (1954)
Heft: 4: Sondernummer : im Bogen der Jahrtausende

Artikel: "Julien ou le baiser"
Autor: Périsset, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568778

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«*Julien ou le baiser*»

par Maurice Périsset

Poupi leva vers Philippe un visage rieur et interrogatif. Le sourire de son frère la fit rougir de plaisir. Elle était petite et brune, avec une peau sombre de gitane et, quand elle emprisonnait son corps souple et râblé dans des tabliers bleus ou roses, sa mère la déguisait.

— Comment fais-tu? demanda Philippe.

La petite fille avait des boules de glaise dans ses mains poisseuses et les piquait de pâquerettes. Elle regarda ses doigts où la boue se desséchait par plaques, gratta ses ongles ternis.

— C'est difficile . . . D'abord, tu prends de la terre qui colle bien. J'ai dû creuser profond, tu sais, pour en trouver. Puis tu la pétris, tu la pétris . . . Quand elle est bien molle, tu fais des oeufs. Dans ces oeufs, tu mets des fleurs, bien serrées . . .

Philippe admira le travail de Poupi. Dans une boîte de carton garnie de mousse, elle avait déposé trois oeufs fleuris.

— C'est pour maman, dit-elle, et pour toi. Tu veux bien que je t'en donne?

— Bien sûr. Mais tu ne t'y prends pas un peu trop tôt?

Poupi resta une seconde interdite, réalisant mal que ses oeufs et ses fleurs seraient secs bien avant Pâques.

— Je te les donnerai avant le retour des cloches, voilà tout, dit-elle. Ca ne te fait rien?

Puis, au bout de quelques minutes:

—C'est que j'en ai beaucoup à préparer . . . Encore deux pour toi, trois pour Julien . . . Tu sais qu'il est arrivé, Julien?

Il sembla à Philippe que les mots ne sortaient plus de la bouche de sa coeur, que s'étaient brusquement tus les oiseaux qui s'égosillaient dans les marronniers — juste un petit nid, entre deux cierges de fleurs — son Julien. Le sang affluait à son visage et sa gorge était sèche. Poupi le saisit par la manche de sa chemise:

— C'est Claire qui m'a dit que Julien est là depuis deux jours. Moi, je ne l'ai pas vu. Hier, il est allé à la ville avec son père.

— Et aujourd'hui?

Philippe ne sut jamais comment il avait pu prononcer cela sans que sa voix tremblât et n'accentuât son trouble.

— Je crois qu'aujourd'hui il reste ici.

L'eau jaillissait en panaches blancs dans l'eau bleue du bassin. Un nénuphar solitaire lançait ses racines chevelues jusqu'à la mousse visqueuse du fond. Philippe revenait à la vie, sentait sur sa nuque la chaleur pesante de ce matin d'avril. Les bras nus, la peau déjà brunie, il était grand et fort, d'une beauté nette de jeune animal. Qu'importait que les traits ne fussent pas réguliers quand les yeux d'un bleu profond avaient des reflets de mer, que le front fût un peu bas quand la chevelure lourde et claire lui donnait un aspect de masque antique?

Philippe mordillait l'intérieur de sa joue. Il ne pouvait pas penser à Julien comme il l'eut voulu. Cependant, il le voyait, plus sûrement que s'il avait été là, devant lui, avec sa chevelure brune serrée, ses lèvres

charnues sur lesquelles se promenait souvent une langue luisante, ses yeux à peine bridés, détruisant avec bonheur l'harmonie d'un visage qui eut été trop beau, comme une fleur sans parfum. En fait, Julien était un peu cela pour lui, une fleur sans parfum, mais il savait qu'il lui suffirait de toucher au corps splendide pour que ce parfum jaillît d'un seul coup, par tous ses pores. Tout en lui le ravissait, et jusqu'à sa façon maladroite de fumer, de boire, de rire, ce grand rire qui éclatait avec force comme un roulement d'orage. Il pensait à ses mains, des mains longues, douces et fermes à la fois, dont il n'oubliait pas la pression. Un jour des vacances dernières, Julien lui avait pris les mains, les avait longtemps tenues dans les siennes, puis les avait serrées, très fort. Il n'avait pas cherché à se dégager. L'étreinte était devenue une caresse imprécise. Ils s'étaient regardés sans rien dire.

— Philippe, c'est vrai que les cloches vont passer au dessus du jardin? Maman dit que c'est seulement au dessus du jardin que je pourrai les voir . . . .

— Oui, dit Philippe.

— C'est vrai aussi qu'elles passent seulement au petit jour?

— Bien sûr.

— Tu me réveilleras?

Maintenant, Philippe voyait le sourire de Julien, un sourire un peu méprisant sur des dents qui faisaient pâlir les filles d'envie, mais, fondant d'émoi, il avait maintes fois pu remarquer que, pour lui, il se transformait, devenait tendre, protecteur, complice.

— Tu ne veux pas m'aider, Philippe?

Poupi avait pris une petite voix douce, cette voix précieuse qu'elle voulait irrésistible et qui, en fait, l'était quand elle avait décidé une fois pour toutes la capitulation fraternelle.

— Tu veux que je pétrisse la terre?

Poupi éclata de rire:

—Non, tu ne saurais pas faire! Va me chercher des jacinthes et des pâquerettes. Il y en a plein le pré.

C'est au bout du pré que naissait le bois aux genêts, jaune de papillons diaphanes au printemps, odorant de champignons gonflés en automne, aux voûtes épaisses de clématites. A côté, entre deux haies de cyprès, la maison de Julien étalait ses tuiles grises, parfois ses tuiles rouges et luisantes après qu'une gouttière eut menacé le foin des greniers.

— Qu'est-ce que tu vas faire, toi, pendant ce temps?

— Préparer la terre pour les oeufs, dit Poupi, le front taché de boue claire.

Le chemin aux chardons était doux aux pieds de Philippe. La terre chaude exhalait une odeur âcre; des champs labourés montait une buée. Le garçon n'avait qu'à se pencher pour cueillir à pleines mains les fleurs qu'attendait sa soeur. Logique, comme mu par une volonté à laquelle il était presque étranger, il ne se sentait pas ridicule. Qu'il ne rencontrât personne et que, les bras chargés, il revînt simplement auprès de Poupi ne lui paraissait pas concevable. L'évènement qu'il appelait de toutes les forces de son coeur neuf ne pouvait pas ne pas se produire.

Au moment où il n'espérait plus, ses fleurs entassées dans de grandes

feuilles de fougères afin que le soleil ne les fanât pas trop, il entendit un bruit de pas derrière lui. Quand il se retourna, il avait à hauteur de ses yeux les yeux couleur pain brûlé de Julien, des yeux qui riaient, qui raillaient et qui, assez inexplicablement, imploraient.

— J'ai couru, dit Julien essoufflé. Je croyais que tu venais à la maison.

— Bonjour, dit Philippe.

Il ne pouvait pas dire autre chose. D'un coup, il s'imprégnait du visage lumineux de Julien, de son grand corps solide, qui devait se fondre, être chaud et frais tout à la fois, garder des ressources insoupçonnées, de ses mains encore plus longues, lui semblait-il. La chemise était ouverte sur son cou où les veines traçaient des petits sillons bleus, sur une poitrine lisse où il n'était pas possible que les baisers n'eussent pas un goût particulier.

— Bonjour, dit Julien.

Aux vacances, chaque fois qu'ils se retrouvaient, il se réapprenaient toujours avec lenteur. La timidité fondait sur eux, les rendant méconnaissables. Qu'étaient-ils en fait l'un en face de l'autre, sinon, chaque fois, et quelle que fût la chaleur de leurs sentiments, des étrangers que la crainte rendait hostiles pour quelques instants?

— J'ai souvent pensé à toi, reprit Julien. Je n'ai pas eu un trimestre bien fort, tu sais. Pas en train. Et toi?

— Ca a marché à peu près. Ma bête boire, c'est toujours les maths.

Julien avisa les fleurs dont les mains de Philippe étaient pleines. Philippe les lui eût jetées au visage si l'ombre même d'un sourire avait tiré ses traits.

— Pour les oeufs de Pâques de Poupi, dit-il, tu sais bien . . .

— Elles sont moches, tes fleurs. Pourquoi n'as-tu pas été dans le bois?

— On y va? dit Philippe sans le regarder.

Les pâquerettes à terre, dérisoires soudain, comme dénudées, il sentait le sang battre violemment à ses artères. Un peu de sueur perlait à ses lèvres et à son front. Les mains libres, la zone d'ombre du bois autour d'eux, il savait que la magie allait à nouveau opérer. Maintenant, ils n'avaient plus besoin de paroles. Sous les arbres, la température était fraiche, mais Philippe ne s'en rendit pas compte. Avait-il seulement conscience de l'endroit où il était? Seul comptait le lien de chair qui l'unissait à Julien. Mais dans la main, ils ne se regardaient pas, ne se posaient pas de question. Ils étaient au delà du mal, se refusaient inconsciemment à choisir, se contentant d'être eux-mêmes, un ensemble d'aspirations, de désirs et de contradictions mal définies.

Les jacinthes sauvages et les jonquilles firent à leurs pieds une flaque de lumière. Elles étaient serrées, fragiles, et la pénombre leur avait donné une couleur particulière, plus pâle, comme nacrée.

— Je t'aide? demanda Julien.

— Si tu veux.

Le silence avait une densité particulière, rompu seulement parfois par la chute d'une pomme de pin ou les cris d'un écureuil, bouquet de fourrure ironique en haut des branches.

— Poupi sera contente, dit Philippe au bout d'un temps.

Ils continuaient leur moisson, redoutant la minute où, coeur à nu, ils devraient à nouveau s'affronter.

— Tu n'en as pas encore assez? demanda Julien.

— Oh, si! jeta Philippe.

Il posa les fleurs à côté de lui et, brusquement, s'étendit sur l'herbe et ferma les yeux. Le chemin passait loin, là bas, bordé de haies d'aubépines à l'odeur sucrée. Quand il rouvrit les yeux, Philippe avait, penché sur lui, le visage nouveau de Julien, avec ses paupières légèrement gonflées, ses joues plus rouges aux pommettes, ses lèvres plus épaisses. Des yeux sombres, il ne pouvait détacher son regard encore qu'ils lui fissent peur: il avait l'impression de se trouver face à face avec lui-même, savait que Julien, à cet instant, pensait exactement ce qu'il pensait. Il voulait détourner la tête mais, d'un index impérieux, Julien le retint.

— Non . . . dit-il, sans conviction.

Maladroitement, il vint à la rencontre des lèvres chaudes. C'est seulement quand Julien releva son visage qu'il eut conscience que, pendant de longues minutes, ses mains avaient pressé, maladroites et impérieuses, la nuque nerveuse de son compagnon. Il ne les retira pas, effleura d'un doigts les oreilles bien ourlées, le front sans pli.

— Julien . . . dit-il.

La tempête faisait trembler tout son corps mais il gardait un visage impassible. Julien s'était accoudé, le menton dans les mains, et son regard exprimait à la fois sa hâte et ses craintes. Ce fut Philippe, cette fois, qui l'attira, le fit basculer. Quand ils se relevèrent, les jonquilles et les jacinthes étaient éparpillées, saccagées par leurs pieds impatients.

— Il ne nous reste plus qu'à en cueillir d'autres, dit Julien.

Complices, sans gêne contrairement à ce qu'ils avaient redouté, ils éclatèrent de rire.

— Poupi doit m'attendre, dit Philippe au bout d'un temps. Tu viens avec moi? Elle sera si contente de te voir . . .

Ils partirent dans le chemin feutré d'aiguilles de pins, cernés par les haies blanches des aubépines.

Julien hésita une seconde avant de passer son bras autour des épaules de Philippe. Il eut contre sa joue la chevelure souple qui sentait l'herbe.

— Je suis heureux, dit-il.

L'abondance des matières de ce numéro de Pâques nous oblige à renvoyer au mois prochain la publication de la suite et fin du conte d'Yvan Caroll «La suprême nuit».

La rédaction.